

C'est le grand jour. Dans le hall, les gens se pressent, se bousculent, les voix fusent, les enfants sont tout excités, les parents paraissent débordés. Certains attendent, impatients, assis, un café refroidissant dans la main, leur vol retardé. D'autres préfèrent flâner lentement le long des vitrines de luxe. Et les éternels retardataires courent à perdre haleine, en tentant désespérément d'esquiver la foule de voyageurs et de bagages égarés. « *Bon voyage !* » : Julia sort de sa rêverie. La dame devant elle porte une jupe droite et un fin chemisier blanc, ses cheveux sont tirés en un chignon impeccable, et son sourire éclate d'un rouge-à-lèvres parfaitement assorti au foulard noué dans ses cheveux. Depuis sa petite enfance, Julia a toujours été fascinée par la perfection de la tenue des hôtesses... Quelle élégance ! Quelle classe ! Et quel sourire éclatant ! Elle lui tend deux cartes d'embarquement, puis passe au client suivant. Julia ne part pas seule : Matthieu l'attend un peu plus loin, il préférerait rester un peu à l'écart. Elle est si heureuse de partir avec lui ! Dans quelques heures et pour quelques jours, ils se trouveront bien loin de la grisaille parisienne, du traintrain quotidien, de la routine étouffante... Ils verront autre chose. Ils se découvriront l'un l'autre et l'un à l'autre, plus profondément, plus personnellement. Elle se sent un peu anxieuse aussi : sera-t-elle à la hauteur ? Et lui, sera-t-il comblé, heureux ? Mais d'un autre côté, ils paraissaient comme poussés par une force étrangère, une curiosité intarissable, un esprit de liberté et d'aventure. Avec l'aide de l'équipage, ils prennent place dans l'avion, qui peu de temps après, décolle du tarmac. Ils avaient décidé d'un commun accord qu'ils apprendraient à mieux se connaître pendant le vol. Mais Julia, privée de sommeil la nuit dernière par un bal incessant d'interrogations, s'endort, littéralement, la tête dans les nuages.

Julia a 22 ans. C'est une fille dynamique et pleine de vie, « *la fine fleur de la jeunesse* » comme on le lui répète souvent. Elle n'est pas très grande, mais cela ne l'empêche pas depuis petite de rêver grand ! Son imagination débordante en laisse plus d'un perplexe et sceptique... Elle n'en a que faire ! Avec imagination et détermination, elle en est convaincue, on parvient à ses fins ! C'est d'ailleurs de là qu'est né son projet de voyage avec Matthieu. Il est un peu plus âgé qu'elle et paraît plus « sage », plus réservé, peut être un peu plus mature aussi. Il est brun, les traits de son visage reflètent douceur et bienveillance. Son regard est rieur et pétillant, il inspire confiance et complicité. Matthieu est le meilleur ami du cousin de Julia, ils se sont rencontrés au mariage de ce dernier. Julia avait passé la soirée à danser le rock, enchaînant les portés et les passes, tournant et emmêlant ses bras sans cesse à ceux de ses partenaires. Lui, l'observait et la suivait du regard : cela l'amusait de voir cette jeune fille inviter poliment les jeunes hommes à danser, puis danser avec un large sourire illuminant son visage rouge de sueur. Elle dansait, elle dansait... jusqu'à ce qu'elle le remarque, dans un coin isolé de la salle, assis, le visage plongé dans un livre. Il n'avait pas dansé de toute la soirée. A la fin d'un rock endiablé sur un air des années 80, elle s'est approchée de lui et lui a demandé ce qu'il lisait. « *Un recueil de voyages. Un concentré d'évasion. Un cocktail d'exotisme...* » Le livre était illustré de grandes peintures ou photographies, qui représentaient des paysages, des visages, des cultures d'ailleurs... Elle y avait remarqué les couleurs chatoyantes des Tahitiennes de Gauguin et en lisant par-dessus son épaule, elle y avait découvert un extrait des Journaux de voyage d'Albert Camus –un de ses écrivains favoris soit-dit-en passant-. La cote de l'album était un peu abimée, signe qu'il avait été lu, relu, rerelu... Elle aussi adorait voyager. Et se plonger dans les récits de voyage la transportait ! Ils passèrent alors la fin de la soirée –disons plutôt le début de la matinée- à rêver et échanger autour de voyages passés, de voyages désirés, de leur vision du voyage...

Lorsque Julia fit part à ses proches de son projet de voyage avec Matthieu, elle reçut beaucoup de taquineries, de réactions de surprise aussi. Non, Matthieu et elle ne partaient pas en voyage de noces. Non, il n'y avait aucun risque de partir seule avec lui. Non, ils ne partiraient pas dans un endroit trop isolé et dépaysant. Oui, ils feraient attention. Oui, elle organiserait toutes les dispositions nécessaires pour que tout se passe au mieux. Oui, elle

pouvait être jugée "d'insouciant", mais au moins elle n'avait pas peur. Elle allait enfin pouvoir mettre en pratique cette idée qui lui était venue lorsqu'elle devait avoir 15 ou 16 ans, mais qu'elle était alors considérée comme « trop jeune ». Que cette expression l'irritait ! Trop jeune... Trop jeune pour aider, trop jeune pour proposer, trop jeune pour être prise au sérieux... Elle fulminait. Les parents de Matthieu, eux aussi, lui avaient dit qu'elle était « très jeune », qu'ils comprendraient si elle changeait d'avis, si elle décommandait ou souhaitait un accompagnant, plus âgé, plus expérimenté. Mais non, elle n'avait pas décommandé, elle n'avait pas changé d'avis, elle souhaitait plus que tout rayonner de sa joie de vivre, de son dynamisme, de sa « liberté de mouvement » comme elle l'appelle, avec d'autres qui n'ont pas cette chance...

Le vol ne fut pas long... Et lorsqu'ils sortirent des nuages et arrivèrent au-dessus de la ville, Julia resta bouche-bée d'émerveillement. On lui avait dit que ce n'était pas une ville ordinaire. Une vieille dame croisée en hâte dans la file d'attente pour l'embarquement s'était même exclamé : « *Ho, comme je vous envie ! La première fois dans cette ville unique est source d'éblouissement, de magie, de fascination.... ! Cela fait maintenant vingt ans que j'y retourne chaque année, et chaque séjour est toujours radieux ! Mais je n'oublierai jamais mon premier voyage là-bas ! Profitez bien, vous aurez des étoiles plein les yeux !* » Elle arrivait, avec lui, dans cette ville chargée de Pouvoir, d'Histoire et d'histoires. Cette ville italienne, vivante, romantique aussi... L'architecture du centre-ville paraissait splendide. Elle apercevait les toits en tuile entourant l'immense cathédrale. Elle n'en croyait pas ses yeux... elle n'y croyait pas... Matthieu et elle avaient longuement hésité pour le choix de leur destination. Puis Florence et la Toscane leur étaient apparues comme une évidence. Combien de fois petite, avait-elle observé, fascinée, les photos des paysages de la Toscane fixées dans les murs de son salon ? Les cyprès, les oliveraies, les vignes qui s'étendaient à perte de vue jusqu'à un petit village médiéval ceint de remparts imposants... Combien de fois avait elle dégusté les saveurs de cette région - le romarin, la sauge...- et tant de plats qui remplissaient de soleil les assiettes ? Combien de fois avait-elle entendu parler de la grande famille des Médicis, ces puissants mécènes responsables de la construction de nombreux bâtiments à travers le pays ? Et de plus, avec ses origines italiennes, jamais elle n'aurait pu refuser un séjour sur la terre de ses ancêtres, dans cette culture si vivante, si pétillante ! Chez ces gens qui chantent dans les rues, qui parlent avec leurs mains, qui boivent des *ristretto* -pardon *ristretti*- et mangent de la *pasta al dente* ! Alors, oui elle avait accepté de partir là bas avec ce jeune homme, qui n'était certes pas son futur fiancé, mais avec qui elle vivrait d'inoubliables moments de partage dans ce pays qui la rendait si heureuse !

Après un bref trajet en tramway depuis l'aéroport, ils arrivèrent au pied d'un hôtel, en plein centre de la ville. C'était une grande demeure, à l'évidence construite au XIX^{ème} siècle. La façade était d'un ocre, délavé par les continuels rayons du soleil. Un chèvrefeuille encadrait la porte et son parfum embaumait l'étroite ruelle dans lequel l'hôtel se trouvait. Une petite rue aux saveurs, aux sonorités, aux fragrances d'Italie... Des vieilles dames discutant sur un banc les regardaient débarquer avec leurs bagages. Une mère de famille étendait son linge à sa fenêtre et les salua d'un « *Buongiorno, benvenuto !* » jovial et accueillant. A l'intérieur, l'hôtel était propre et simple, il ressemblait d'ailleurs plus à une entrée d'immeuble local qu'à un hôtel pour touristes. L'homme de l'accueil fut très chaleureux et leur indiqua leurs chambres : comme à leur demande, séparées mais contigües. Ils montèrent les cinq étages qui les emmenaient sous les toits, la chaleur se faisant plus pressante au fur et à mesure que l'ascenseur franchissait les différents paliers. Ils convinrent de se retrouver dans une petite heure pour le dîner, le temps que chacun s'installe. Julia, fatiguée mais ravie, s'affala sur son lit, les jambes dans le vide et fixa le plafond fait de briques et de lourdes poutres en bois sombre. Sur sa droite, elle pouvait apercevoir la coupole du *Duomo*, majestueuse, dominant toutes les autres constructions de la ville. Elle était comblée. Elle entendait les bruits lointains des rues environnantes : les Italiens parlaient fort et vite, leurs discours étaient souvent ponctués de grands éclats de voix, de rires, elle pouvait même

imaginer leurs grands gestes de main et de bras qui transformaient leurs paroles en véritables plaidoyers et débats enflammés. Des restaurants voisins de l'hôtel montaient des effluves de basilic, de tomates cuites, d'aromates et, bien sûr d'huile d'olive. Tous ses sens étaient en alerte.

Leur première soirée fut calme, ils dégustèrent une des spécialités de la région : un *ossobuco* -veau et os à moelle mijotés avec de la tomate et des légumes-. Ils rirent beaucoup, notamment parce que le serveur leur vantait d'une voix mielleuse les mérites de l'Italie pour un voyage de noces, bien qu'ils s'évertuaient, en vain, de lui répéter qu'ils n'étaient pas en voyage de noces... ! Un jeune homme et une jeune femme n'avaient-ils pas le droit juste de voyager ensemble ? Julia avait du mal à comprendre pourquoi l'amitié fille/garçon posait tant de questions et soulevait si souvent tant de taquineries. Bref. Ce soir-là, ils avaient préféré en rire plutôt que d'être gênés. Matthieu avait raconté que c'était pour lui aussi un rêve d'enfant de venir à Florence. Il avait encore du mal à y croire, il avait pensé jusqu'alors que ce rêve n'était qu'une lointaine chimère irréalisable. Mais non, il était là, assis à la terrasse d'un petit restaurant, sous l'air chaud d'une journée ensoleillée, face à elle, à déguster un plat italien. Ils rentrèrent en contemplant le coucher du soleil derrière le *Ponte Vecchio* et son reflet sur l'*Arno* qui traversait la ville. Des étoiles scintillaient dans le ciel au dessus d'eux. Des étoiles reflétées à la surface du fleuve. Des étoiles dans leurs yeux, dans leurs têtes, dans leurs cœurs. Leur séjour s'annonçait riche de découvertes et de belles surprises.

Très tôt le lendemain matin, alors que le jour commençait mais peinait à poindre, Matthieu se hissa hors de son lit. La chaleur et l'excitation du voyage l'empêchaient de dormir plus longtemps : un peu comme un enfant qui, le 25 décembre se réveillerait à l'aube pour découvrir les cadeaux laissés à son intention. Il sortit sur le balcon qui offrait une vue impressionnante sur les toits de la ville. C'était son cadeau à lui. Il apercevait le *Campanile* du *Duomo*. Les pavés de la cathédrale avaient dû voir passer tellement de princes et de nobles dames, tellement de marchands en quête d'acheteurs potentiels, tellement de riches négociants, tellement de touristes armés de leur appareil photo... Le soleil se levait lentement, et les rares rayons qui réussissaient à rentrer dans sa chambre créaient une atmosphère calme et tamisée. Il se sentait si bien qu'il en oubliait presque ses problèmes habituels. Il ferma les yeux en songeant au passé, s'enchantant du présent et espérant le futur.

Soudainement, un grincement le fit sursauter. Il tourna la tête et aperçut Julia pousser la lourde baie vitrée et sortir également sur son balcon. Elle portait une longue chemise de nuit, qui avec la brise légère ondulait sur sa taille fine et ses larges hanches. Pour se protéger de la brise matinale, elle portait un châle clair sur ses épaules. Quand elle croisa son regard, elle sourit. Il lui rendit son sourire, serein, tendre et complice. Ils restèrent ainsi, à contempler la vue, silencieux, émerveillés, heureux. C'était aussi ça le voyage: se poser, arrêter pour quelques instants l'incessante frénésie de la nouveauté et de l'aventure, le mouvement précipité dans le dessein, cependant vain, de tout voir et tout emporter dans ses souvenirs. Sans même avoir besoin des mots, ils comprirent l'un et l'autre qu'ils pouvaient se préparer et commencer leur visite de la ville. Ils dégustèrent en guise de petit-déjeuner les savoureux (et roboratifs) *cornetti* : des croissants fourrés à la crème, à la noisette ou à la confiture. (Petit aparté : est-ce une provocation ou une revanche pour la France, pays où les gens appellent *carbo* une sauce à la crème et aux lardons (?!), coupent hargneusement leur *spaghetti* (*au secoueurs* !) et réduisent la riche et magnifique gastronomie italienne aux pâtes et aux pizzas (d'abord, au pluriel, on écrit *pizze* !) ?)

Florence leur offrit une ambiance chaleureuse. Le peu de Florentins qu'ils rencontrèrent directement -les serveurs des cafés, les commerçants...principalement- étaient très accueillants ! Dès qu'ils reconnaissaient le français, ils avançaient quelques mots dans cette langue étrangère, avec une voix enduite d'un mélange de fierté et de rires. Julia -et

sûrement aussi Matthieu sans l'avouer à haute voix par souci de son éducation- trouva les italiennes très élégantes dans leurs robes colorées et fluides. Ils ne furent pas déçus par cette ville qu'ils avaient mainte fois rêvée. Mais le temps ne s'arrêta pas, pas même pour eux qui l'auraient tant souhaité. Et le moment de quitter cette ville aux cent joyaux vint plus vite qu'ils ne l'avaient imaginé. Cela faisait partie du voyage : arriver, réaliser, admirer, se laisser subjuguier...puis devoir repartir. Si l'on pouvait éternellement y rester, ce ne serait plus un voyage...Mais les jeunes gens avaient de la chance : ils ne rentraient pas -du moins pas de suite- en France. Julia avait choisi d'emmener Matthieu dans un petit coin de paradis, un endroit où elle était déjà venue, il y a quelques années et où sa mère était venue avant elle... Ils embarquèrent dans un taxi. Le chauffeur, jovial, démarra le véhicule et quitta la ville. Florence, ses nombreuses habitations, sa florissante architecture s'éloignaient lentement au gré des cahotements de la route. La campagne leur apparaissait progressivement à travers les vitres poussiéreuses du véhicule. Une brume de chaleur floutait les collines à l'horizon. La Toscane se dessinait devant eux : avec ses oliveraies, ses cyprès, ses tournesols, ses champs, ses vignes... Le mouvement des paysages défilant devant ses yeux rappelait à Julia de nombreux souvenirs. Il y a cinq ans, lorsque sa mère lui avait annoncé qu'elles partaient une dizaine de jours dans cette ferme équestre en Toscane, Julia avait pleuré. Oui, pour une des premières fois de sa vie, elle avait versé des larmes de joie, elle avait laissé céder ses barricades intérieures et laissé l'émotion la submerger. Et maintenant, elle y revenait, avec lui, pour partager ce paradis terrestre, pour lui offrir l'opportunité d'un réel ressourcement, d'une profonde béatitude. Il en avait sûrement bien besoin...

La voiture s'arrêta sur le chemin de terre battue dans un nuage de poussière. En ouvrant la portière, les deux jeunes furent saisis par la chaleur environnante, par le bruit des grillons, les senteurs d'olivier et de romarin, les couleurs pastel des vallées environnantes... Ils étaient bien loin de l'agitation urbaine ! Devant eux se tenait, droite et fière, une belle bâtisse rurale, aux épais murs blancs et aux volets rouge foncé. L'intérieur était sombre mais frais. Le plafond bas et voûté du rez-de-chaussée rappelait l'ancienne activité de la ferme, maintenant transformée en table d'hôtes familiale. Au mur, de nombreuses représentations équestres montraient l'importance de ces activités, chères à ces lieux. Un hennissement se fit entendre : les écuries ne devaient pas être loin. Julia sourit : rien n'avait changé. Elle replongeait dans ses souvenirs. Avec bonheur. Leurs chambres étaient spacieuses, lumineuses, simples, sans fioritures, et une large moustiquaire surplombait toujours le lit au milieu de la pièce. Quand vint l'heure du dîner, ils s'assirent à la large table en bois massif qui trônait au milieu de la salle commune. Puis les autres convives arrivèrent : de jeunes mariés français venus en voyage de noces, une famille suisse dont la fille montait à cheval, un couple de vieux hollandais habitués de la Toscane, un veuf allemand et une étudiante italienne. Les langues se mêlèrent, devenant un embrouillamini indistinct de sonorités. Matthieu paraissait ravi de rencontrer de nouvelles personnes, de voir de nouveaux visages, sans masque, sans barrière, sans a priori et préjugés, d'échanger avec eux comme s'il retrouvait des amis de longue date. Il ne décelait dans leur regard aucune forme de pitié, de gêne ou d'hypocrisie, et cela lui faisait tant plaisir ! Julia se sentait à sa place : ici, en Italie, personne ne la jugeait pour ses vifs éclats de voix, personne ne se moquait d'elle lorsqu'elle "parlait des mains" ou "jouait la cheffe d'orchestre". Matthieu parfois la regardait, l'observait plus exactement, amusé et attendri. Dans leurs assiettes leur furent servis des plats frais, typiques, copieux et entièrement faits maison ! La *mamma* s'affairait en cuisine, malgré son âge avancé, son arthrose et son dos voûté. Après le dîner, ils ne tardèrent pas à s'endormir, la journée du lendemain promettait d'être dense.

Julia se prépara vite (on aurait pu la taquiner...il en fallait beaucoup pour qu'elle ne prenne pas une demie heure à émerger de son lit !) : enfila son pantalon brun, moulant mais cependant élégant, un polo rose clair, de hautes chaussettes et ses bottines en caoutchouc. Elle se regarda dans le miroir de sa chambre : ce qu'elle y vit la rendait fière, sereine aussi. Elle savait que son grand père la voyait, de là-haut, la trouvait belle, à l'allure confiante,

rayonnante. Il aurait été fier de sa petite-fille s'il l'avait vue monter à cheval. Il savait que c'était depuis petite l'un de ses plus profonds désirs. C'était d'ailleurs lui qui lui avait offert tous ses polos : alors, les porter à cheval c'était un peu une sorte d'hommage ou de communion... Elle descendit lestement et en fredonnant le chemin caillouteux qui menait aux écuries. Il était tôt et il ne faisait pas encore trop chaud mais la carrière était déjà en plein soleil. Les grillons accompagnaient ses pas. Elle lut le nom de "son" cheval sur le planning punaisé dans la sellerie : Percy. La salle embaumait l'odeur du vieux cuir, de la graisse et de la cire. C'était une odeur âpre, vieille, pleine de sens et de souvenirs. Quelques poussières virevoltaient dans la lumière qui traversait la fenêtre. Les selles étaient accrochées au mur, au dessus de paniers remplis de brosses et de protections en tout genre. Ici, dans cette ferme équestre, les hôtes avaient la possibilité de recevoir des leçons d'équitation et de dressage. La famille italienne de la maison portait en son sein et formait, depuis des générations, des cavaliers hors pairs avec une école unique, basée sur la confiance, l'écoute de et par l'animal, la patience...tant de valeurs trop souvent oubliées dans la société consommatrice, chronophage et parfois dévastatrice qui dévorait le quotidien... Julia s'approcha du box de Percy. Elle caressa affectueusement les naseaux de l'animal qui dépassaient des barreaux métalliques. C'était un grand cheval alezan, musclé, à l'œil vif et attentif. En poussant la lourde porte, elle faillit tomber à la renverse ! Matthieu était là ! Il brossait tant bien que mal la soyeuse robe alezane de l'animal. Il avait apporté le filet, les tapis et la selle. Ça pour une surprise ! "*Puisque je ne monte pas à cheval, j'ai voulu t'aider tout de même à préparer ta monture... j'ai fait de mon mieux. Je participe un peu...et en plus, je pourrai te voir à cheval.*" Julia n'en revenait pas. Jamais elle n'aurait cru qu'il se serait levé de bonne heure pour rentrer dans les écuries et préparer "son" cheval... Elle l'aida à seller l'animal, qui, au garrot, devait dépasser d'un bon mètre la tête du jeune homme ; puis, le mena par les rênes jusqu'à la carrière déjà ensoleillée malgré l'heure matinale. Matthieu resta à côté du vieux banc, décrépi et malmené par le vent sec et les pluies diluviennes de l'hiver. Un pin l'abritait du soleil. Julia entra dans la carrière, sous le regard bienveillant de Natalie, Pietro, Cristina et Giovanni, les hôtes des lieux. Elle tenait fermement son cheval par les rênes et le mena jusqu'au milieu de la carrière. Là, elle se hissa délicatement sur le dos de l'animal. Une fois assise, elle surplombait la vallée : la Toscane s'offrait à son regard-à son odorat aussi- et ravissait ses sens.

Elle demanda à Percy d'avancer. Elle ressentait le lent et rythmé pas du cheval. Puis vint le trot, allure fière, où ses muscles à elle travaillèrent. Elle ne *montait* pas sur un cheval, elle avait l'impression d'être *avec* lui, d'être *en* lui. Ses mollets se fondaient dans ses flancs musclés, ses doigts pianotaient doucement sur les rênes pour garder un contact constant, ses cuisses embrassaient le haut de son dos. C'était un mouvement et une sensation uniques, son bassin ondulant et épousant à travers la selle, la forme creuse du dos de l'animal. Elle se sentait hors du monde, légère et libre, sans aucune forme d'appréhension. Matthieu l'observait, non pas envieux, mais apaisé, content pour elle. Il savait que ce séjour signifiait aussi cela pour Julia : sentir un autre mouvement que celui des pieds sur les sentiers, sentir une relation de confiance et de consentement mutuel sans garantie, sentir cette profonde joie de monter à cheval ici, sur cette terre qu'elle affectionnait tant. De son point de vue, le mouvement du cheval et de la cavalière reflétait grâce et élégance. Un mouvement esthétique pensa t'il...contrairement au sien...

Les jours se succédèrent, calmement, mais si vite ! Les leçons d'équitation qui avaient lieu dans la matinée leur permettaient de découvrir la région l'après-midi. A bord de la *Fiat500* qu'ils avaient louée, ils parcouraient des villages médiévaux de la Toscane, des monastères perdus au milieu des vignes, des domaines oléicoles, des papeteries artisanales. Sienna leur offrit aussi une splendide journée : ses bâtiments de couleur *terre de Sienna*, sa somptueuse cathédrale, ses petites rues authentiques, ses nombreux glaciers colorés, ses *trattorie* bruyantes et savoureuses ... ! Chaque jour, Matthieu se ressourçait, respirait l'Italie. Il assistait aux leçons d'équitation et de dressage, fasciné, presque obnubilé par l'amble gracieux et raffiné de Percy –et par la fière allure de Julia-. Il passait ses après-

midis à découvrir les villages alentours ou se laissait dorer au soleil au bord de la piscine avec un livre passionnant. Il avait accepté de lire autre chose qu'un récit de voyage, pour la première fois depuis bien longtemps. Chaque jour, il n'oubliait pas ses exercices de gymnastique des bras face au splendide paysage. Quant à Julia, ses inquiétudes vis-à-vis de Matthieu (vis-à-vis d'elle aussi bien qu'elle avait du mal à se l'avouer) s'envolaient peu à peu pour laisser place à un bonheur profond, ancré en elle. Elle profitait de chaque instant avec lui, elle se donnait, elle dégustait –au sens littéral et figuré !-. La fin de leur séjour approchait...bien trop vite à leur goût !

Un jour, en fin de matinée, alors que Julia montait dans la carrière sous le regard bienveillant et admiratif de Matthieu, ce dernier quitta son poste d'observation et s'éloigna en direction de la grande bâtisse de la ferme. Julia termina sa leçon, la tête pensive et ailleurs... Un changement d'habitude, parfois parfaitement anodin, tracasse plus qu'il ne le devrait. De plus, elle avait une étonnante facilité à se « prendre la tête », comme beaucoup de femmes sûrement...Etait-il triste ? Voir Julia faire des choses, que lui ne pouvait pas, le rendait-il malheureux ? Le renvoyait-il à ses souvenirs « d'avant » ? Ou alors, avait-il eu un quelconque problème ? Se sentait-il bien ? Une fois qu'elle eut fini de desseller Percy, le panser et le récompenser, elle se dépêcha de retourner à la ferme. Mais là aussi... : faisait-elle bien ? Ne préférerait-il pas rester seul ? Allait-elle l'importuner ? Elle se sentait par avance désolée... Qu'elle pouvait être compliquée ! Elle toqua doucement à la porte de sa chambre. Pas de réponse. Elle entrebâilla lentement la lourde porte de bois : il n'y avait pas de clé, pas de loquet ni de verrou. Ici, la confiance n'était pas seulement entre les humains et les chevaux mais aussi, entre les humains entre eux. Dans la chambre, personne. Pas même ses chaussures. Elle en profita pour jeter un bref coup d'œil : tout était parfaitement ordonné, rien ne traînait, mis-à-part son livre négligemment posé sur le lit. Ses affaires étaient à portée de main. Son lit était impeccablement refait, au carré. Elle était impressionnée, d'autant que cela ne devait pas être facile pour lui de refaire son lit tous les matins... Elle referma la chambre et partit vers la piscine. Peut-être avait-il besoin de se rafraîchir au bord de l'eau ? Elle arriva : personne. Elle parcourut l'exploitation agricole en long, en large, en travers... Aucune trace de Matthieu. Pas près des chevaux dans les écuries. Pas sur les chemins de terre battue qui menaient aux champs. Pas dans leurs chambres. Pas près de la piscine. Pas dans les espaces communs. Personne ne l'avait vu. Julia se sentait désespérée. S'il lui arrivait quoique ce soit, elle ne se le pardonnerait jamais, elle s'était promis de prendre soin de lui. A moins que... ? Il restait un lieu où elle n'avait pas cherché. Le cœur battant de la maison. L'autre de la *mamma*, de la *nonna*. Un lieu qui recelait nombre de trésors de la culture Italienne. Un lieu où les goûts et les parfums se mélangeaient et créaient une atmosphère douce, unique et réconfortante.

Lorsqu'elle arriva devant la porte de la cuisine, elle entendit des éclats de rire. Elle entendit Matthieu rire. Son cœur se serra. Comment avait-elle pu penser qu'il serait parti, seul, loin, sur les chemins en terre battue, comme un petit enfant rebelle ? Elle se sentait bête. Et maintenant, il riait de l'autre côté de la porte. C'était la première fois qu'elle entendait son rire. Pendant tout le voyage, il avait été gai, souriant. Il avait partagé avec elle de fabuleux moments, mais toujours empreints d'une certaine gravité. Elle ne lui en voulait absolument pas. Elle posa sa tête contre la porte de la *cucina* et écouta. Son rire était franc, sincère et chaleureux. Elle toqua et entra dans la pièce. De suite, elle fut comme enveloppée d'un cocon de bonne humeur, assaisonnée d'une pincée d'humour. Il se tenait devant elle, l'air fier et profondément joyeux. Son regard pétillait. A ses côtés, la *mamma italiana* veillait et lui enseignait des secrets autrement ineffables. Il pétrissait la *pasta*, agilement et énergiquement. Au dessus de lui séchaient de gros jambons, des aromates et des tomates. Tout cela embaumait la pièce. Le mouvement de ses mains hypnotisa Julia : ses doigts s'enfonçaient dans la pâte élastique, se pliaient, puis ressortaient doucement. Ses paumes, blanches de farine, appuyaient fermement et fortement sur le pâton. Et le mouvement de recommencer, inlassablement, non pas mécaniquement mais infiniment humain. Il profitait de ce magnifique mouvement pour oublier ses doutes, ses interrogations, ses tourments.

Julia arborait un sourire béat de le voir ici, en mouvement, en train « de faire quelque chose ». Et tout à l'heure, au repas, Matthieu jouirait du plaisir d'être félicité pour son travail, pour son œuvre. Il aura fait quelque chose pour les autres, à son échelle, et cela le réjouissait plus que tout, lui qui avait sans cesse l'impression de toujours recevoir et jamais donner.

Cela ne manqua pas ! Au diner, Matthieu apporta les assiettes remplies généreusement de pâtes et toute la tablée l'applaudit. Son sourire reflétait fierté, satisfaction et allégresse. Oui, il reconnaissait enfin que c'était encore possible : certes cela nécessitait une bonne dose d'organisation et de persévérance, mais il pouvait encore « faire des choses » ! Il pouvait corriger –voire faire disparaître- le regard empreint de pitié, de maladresses, de commisération de la plupart des gens. Dans son regard à lui, c'était un voile qui se levait...

Le lendemain, Julia et Matthieu devaient rentrer. Ils saluèrent les autres hôtes et Natalie, Pietro, Cristina et Giovanni. Ces derniers les remercièrent chaleureusement pour leur venue, pour l'attention apportée aux chevaux, pour les rires dans la cuisine, pour la *pasta* succulente, pour les belles discussions. Avant leur arrivée, Julia avait beaucoup échangé par mail avec Cristina pour tout organiser, pour vérifier, pour se rassurer. Et le séjour avait été parfait ! Toute la famille avait été si compréhensive, attentive sans obséquiosité pour autant. Julia et Matthieu étaient attendus, une autre fois. Ce n'était pas des adieux et les uns comme les autres espéraient l'accomplissement du « à bientôt ». Ils retournèrent à l'aéroport de Florence. S'y faire comprendre pour demander un peu d'aide leur fut difficile : l'italien hésitant de Julia prêtait à quiproquo. Mais finalement, ils atterrirent à Charles de Gaulle sans encombre quelques heures plus tard.

Matthieu n'avait plus de crainte à s'avancer dans la foule des voyageurs. Ces quelques jours lui avaient permis de redécouvrir le bonheur du voyage, autrement qu'à travers ses livres illustrés. Il avait compris que sa vie future ne serait pas entièrement faite de renoncements, de difficultés et d'impossibles. Il avait de nouveau réalisé un rêve et cela lui ouvrait la porte pour rendre possible ce qui n'était jusque là que peu probable. Il s'était enfin rendu compte que tout espoir n'était pas envolé et disparu et qu'une vie épanouie se trouvait à portée de ses mains. Il n'avait pas accepté l'idée de Julia pour se prouver ou prouver à ses proches qu'il en était capable. Il ne souhaitait pas surmonter ou dépasser quoi que ce soit par ce voyage : il voulait avant tout *vivre* et le faire parce qu'il en avait envie et que cela lui plaisait. Julia aussi revenait changée, grandie peut-être. Alors qu'elle apercevait derrière les grandes portes vitrées sous le panneau *sortie* leurs deux familles qui les attendaient, elle empoigna les poignées du fauteuil roulant sur lequel Matthieu avait voyagé et franchit les portes, vers d'autres rêves et d'autres voyages.